

VOYOUS CORSES

Des trottoirs de Marseille
à la French Connection

Nicolas Jourcin

Nicolas Jourcin

Voyous corses

Des trottoirs de Marseille à la French Connection

© Nicolas Jourcin, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6320-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avant-propos

Cet ouvrage publié en 2024 a été écrit en 2009, il n'a jamais fait l'objet d'aucune publication.

Le développement portant sur une période prenant fin dans les années 80, l'actualisation des connaissances est à peu près sans conséquences sur le texte d'origine.

Une correction a toutefois été apportée à la note concernant l'auteur et cinéaste José Giovanni, pour lequel une partie de la biographie relative à ses rapports avec le Milieu n'avait pas été révélée en 2009.

Il faudra donc lire et comprendre l'ensemble du texte au regard du contexte de l'époque, tant en ce qui concerne les éléments de bibliographie présentés que pour la conclusion intitulée « Géopolitique du Milieu »

Introduction

Peut-on réellement étudier le Milieu ?

« Le Milieu, ça n'existe pas ! Et ceux qui prétendent y comprendre quelque chose me font bien rire. » Cette confession d'un « ancien » rangé des voitures en dit long sur le caractère subjectif de cette notion et la difficulté qu'on peut avoir à l'appréhender.

De nombreux ouvrages ont été écrits ces dernières années sur le Milieu et en particulier le Milieu corse.

Il existe à ce jour une somme de connaissances assez conséquente sur le sujet et pourtant de larges zones d'ombre continuent à persister parce que la nature même de la question ne permet pas d'acquérir un savoir exhaustif.

Ainsi, grande majorité de ces ouvrages sont des mémoires de truands ou de leurs proches, ou alors des écrits de journalistes qui ont mené leur enquête avec des moyens et des objectifs divers.

À ce jour, seul Grégory Auda a adopté une méthode de travail rigoureuse en rapport avec sa formation d'historien. Mais si cette méthode se base sur des sources et des archives officielles d'avantage que sur des témoignages, elle révèle également ses limites au regard du sujet traité.

Les archives des forces de l'ordre et de la justice ne peuvent permettre qu'une approche partielle du Milieu puisque ce dernier se situe par définition en marge des règles et le plus loin possible des regards policiers.

Dans ce cas, il devient donc impossible pour un "cave" qui n'appartient pas au Milieu de pénétrer ses secrets et de découvrir des faits dont la véracité puisse être avérée.

La police et la justice ne peuvent généralement accéder qu'à une partie de la réalité des faits. Les dossiers pénaux et les fiches personnelles sont d'ailleurs souvent caractérisés par l'absence de preuves et ne se basent alors que sur de fortes présomptions. Quant aux témoignages directs de truands en activités, repentis ou à la retraite, ils sont toujours sujets à caution.

Une grande partie des informations que l'on peut obtenir sur le Milieu provient en définitive de probabilités et de recoupements après observations.

Ce postulat doit être systématiquement posé lorsqu'on veut s'attaquer à ce sujet. On ne peut pas aborder la biographie d'une figure du Milieu comme on aborderait celle d'un écrivain ou d'un personnage historique classique.

Sur la question, les notions de certitude et de vérité objective sont plus que jamais relatives.

De la Pègre au Milieu

Avant les années 20, on parle d'avantage de pègre que de Milieu.

À cette époque, les bandes en place, apaches parisiens ou nervis marseillais s'identifient à leur quartier et leurs activités se limitent essentiellement au proxénétisme et à du brigandage local, à l'exception de quelques perceurs de coffre talentueux.

Les Corses sont encore minoritaires et ont peu défrayé la chronique en dehors de quelques affaires anecdotiques.

En 1902, à Paris, un certain François-Dominique Leca, chef de la bande de Popincourt affronta Joseph Pleigneur dit « Manda » chef de la bande des Orteaux pour les beaux yeux de la prostituée Amélie Hélie dite « Casque d'or », égérie de la pègre parisienne.

Dans le même registre, à Marseille à la même époque, les bandes rivales s'affrontent. La bande de Saint-Jean ou bande des « 21 » dirigée par François Albertini dit « le Fou » entre en guerre contre la bande de Saint-Mauron dite aussi bande de « l'as de trèfle » et son chef Louis Ausset dit « Testasse ». Les hommes vont tomber comme des mouches au cours d'affrontements frontaux dans les vieux quartiers où sur les îles marseillaises.

Les arrestations sont suivies de lourdes condamnations et Albertini préfère prendre la fuite en Amérique du Sud pour se spécialiser dans le proxénétisme hôtelier, ouvrant ainsi la voie à l'âge d'or de la « traite des blanches ».

Le terme de « Milieu » (on utilise aussi le mot « Mitan » dans le sud) pointe son nez dès les années vingt et se précise au fil d'une évolution qui conduit progressivement le banditisme à flirter avec le monde politique, celui des affaires, de la police puis avec celui des services secrets et des réseaux parallèles.

Le vocable de « Milieu » prend ainsi toute sa signification du fait de son imbrication permanente avec la plupart des structures liées au pouvoir.

Un panorama enrichi

Cet ouvrage n'a pas la prétention de mettre à jour des éléments de fond nouveaux sur les personnages évoqués.

De telles informations ont été largement développées, avec les réserves précitées, par les ouvrages de référence que sont *Les parrains corses* de Jacques

Follorou et Vincent Nouzille, *Bandits corses* de Grégory Auda ou encore les très fouillés *Dossier D... comme Drogue* d'Alain Jaubert et *Dossier M...comme Milieu* de James Sarrazin.

Il ne s'agit pas non plus d'un ouvrage historique puisque tel n'a pas été la démarche adoptée, mais seulement d'un panorama enrichi constitué à partir d'informations recoupées concernant des personnages clés représentatifs de l'ossature du grand Milieu corse depuis les années 20 jusqu'aux années 80.

Au fil de son développement, l'ouvrage tentera d'apporter quelques réflexions sur la pérennité quasi dynastique du Milieu corse, sur le principe de filiation et de transmission des pouvoirs et sur l'importance de certaines figures dans la hiérarchie du Milieu.

Si l'évocation de Jean-Jé Colonna déborde forcément sur la période actuelle, sa culture le rattache traditionnellement à l'ancien Milieu.

À travers six chapitres, on pourra suivre la filiation des personnages présentés, qui sont au centre de l'histoire du Milieu français et de son évolution.

Seul le chapitre concernant Paul Dellapina ne s'inscrit pas dans cette évolution. L'histoire rocambolesque et atypique de ce voleur indépendant, vivant en lisière du Milieu, méritait sa place auprès de celle des grandes figures.

L'histoire de ce Milieu corse et de ses représentants, qu'elle soit connue ou supposée, officielle ou secrète, demeure invariablement liée à un trame constituée par le contexte général historique, social et politique des époques traversées : Situation économique en Corse, période coloniale et exode des populations pauvres, Collaboration, Résistance, Libération, décolonisation, V^{ème} République...

Une trame dont on peut tenter de suivre le fil pour déceler quelques vérités.

Paul Carbone, **un gangster à l'américaine**

De Propriano à Verdun en passant par Marseille

Paul Bonaventure Carbone dit « Venture » est né à Propriano le 14 février 1894, il grandit à Marseille où sa famille s'est installée pour trouver du travail.

À l'âge de 12 ans, il doit brutalement faire face à la mort de son père et s'occuper de ses deux frères François et Jean pour aider sa mère. Privé de son enfance, il exerce très tôt toutes sortes de petits boulots : vendeur de journaux, manœuvre, docker, marin... Dans les ruelles du quartier Saint-Jean et du Panier, véritables chaudrons populaires où vit une importante communauté corse, il se taille une solide réputation de bagarreux, n'hésitant jamais à faire le coup de poing lorsque l'occasion se présente. À l'époque, Marseille est – bien davantage qu'aujourd'hui – une cité méditerranéenne grouillante et cosmopolite où se croisent mille influences, mille destins. Celui de Paul Carbone est tout tracé. Au bout des poings. Le jeune homme s'est vite rendu compte que son physique puissant et trapu, sa témérité, son habileté à la castagne sont des qualités qui lui rapporteront bien plus que les métiers de quatre sous qu'il exerce tant bien que mal. Rapidement, le voilà paré des oripeaux du petit caïd local. Il en impose, certes, mais personne ne se doute encore que le jeune maquereau au sang chaud régnera quelques années plus tard sur la pègre française.

Pour le moment, sa carrière connaît les habituelles vicissitudes du Mitan de l'époque. Une bagarre de trop et voilà Carbone condamné pour coups et blessures et envoyé *manu militari* tâter de la discipline de fer dans les bataillons d'Afrique.

En plein Sahara, il retrouve, dans cette école du crime sous l'uniforme, d'autres mauvais garçons... Rétif à l'autorité, il passe plus souvent qu'à son tour par la case prison, où il a tout le temps de se livrer au passe-temps favori des « disciplinaires » : le tatouage. Jusqu'à la fin de sa vie, sa peau portera le témoignage de cette période de sueur et de brimades. Une véritable encyclopédie de l'art pégriot de l'époque ! Sur le cou, une ligne en pointillés symbolise comme un défi le tracé de la guillotine. Sur le torse, une tête de Maure complétée de diverses inscriptions (« *Vive Napoléon* », « *Mort aux Vaches* » ou, plus curieusement, « *Honneur et Patrie* »). Le dos large du truand est orné d'un

boa géant couronné de papillons dansant sur ses épaules et une scène de chasse au renard ceint ses hanches, accompagnée d'un croissant de lune éclairé d'une lanterne, d'une pensée pour sa mère. Mais c'est sur le bas-ventre, comme il se doit, qu'il exhibe sa pièce maîtresse : un tonitruant « *Au Plaisir des Dames* »... Bientôt, les marches forcées et autres punitions vont laisser la place à la guerre, la vraie.

Nous sommes en 1914. Paul Carbone vient de fêter ses vingt ans lorsque sonne l'ordre de mobilisation générale. Engagé avec les bat' d'Af' dans les combats de la première guerre mondiale, il est blessé à Verdun et au Chemin des Dames. Mais il fait preuve, aussi, d'un courage qui lui vaut d'arborer la médaille militaire sur sa capote bleu horizon. Démobilisé en 1919, le jeune homme rejoint Marseille et devient marin sur les lignes des *Messageries Maritimes*. Pour son oncle « Joseph le Corse », membre éminent du milieu corso-niçois, c'est du pain bénit. Le truand confirmé va d'ailleurs se charger d'approfondir l'initiation de son turbulent neveu.

Opium et petites pépées, cap sur les trafics en tous genres

À l'époque, il n'existe guère qu'une porte d'entrée pour embrasser la carrière enviable mais dangereuse de trafiquant : celle offerte par la Compagnie des Messageries Maritimes qui relie la France, et principalement Marseille, à plusieurs aires géographiques lointaines. Carbone a vite compris quel bénéfice il peut tirer de son statut de navigateur. Comme son père quinze ans avant lui, et comme de nombreux corses, le voici marin embarqué sur un des paquebots des « MM » : le *Tonkin*, l'*Angkor*, le *Paul Lecat*, le *Champollion*, le *D'artagnan*... ils sont plus d'une dizaine à assurer la ligne reliant l'Extrême-Orient. Sous le petit voyou des bas quartiers pointe déjà l'homme d'affaires avisé, pirate d'un nouveau genre qui exploite les infinies possibilités d'enrichissement offertes par la navigation au long cours. On est loin de parler de mondialisation mais dans les faits, son terrain de chasse se confond avec un planisphère.

En Amérique du sud, le voilà qui prend langue avec des truands locaux et approvisionne en « pain de fesse » les bordels du Vieux monde. Aux Etats-Unis, il entre en contact avec des représentants de la mafia de Chicago, alors l'une des premières organisations criminelles du monde. Mais mouiller la chemise ne suffit pas. Et c'est bien trop risqué ! À plusieurs reprises, la police s'intéresse de près aux activités très lucratives de ce jeune loup au physique de catcheur. À chaque fois, Carbone est sauvé par ses fausses identités et la difficulté à

rassembler des preuves solides sur la réalité de ses trafics. La leçon porte tout de même ses fruits et le truand, déjà, voit plus loin. Son plan : employer une main d'œuvre dévouée et mettre en pratique des techniques susceptibles de déjouer les investigations de la police.

Carbone recrute donc des passeurs. Des marins chargés d'accomplir la basse besogne, de passer l'opium depuis les ports orientaux jusqu'à la rade de Marseille. Ensuite le « poison de rêve » chanté par les marins ayant connus les fumeries d'Orient est transformé en morphine base, puis en héroïne. Voilà pour la main d'œuvre. Pour la technique, la solution est simple mais astucieuse : près des côtes, les passeurs se débarrassent de la marchandise, conditionnée en paquets étanches, en la jetant par-dessus bord. Il ne reste plus qu'à une flottille de pêcheurs de récupérer les ballots, prêts à être livrés aux détaillants. La division du travail appliquée au trafic d'opium, il fallait y penser !

Pour pousser plus loin le raisonnement économique, Carbone, qui atteint une certaine envergure et commence à bénéficier de la reconnaissance de ses pairs, sait qu'il doit désormais mettre plusieurs pommes dans son panier. En clair : qu'il doit diversifier ses activités. Qu'à cela ne tienne ! Une rapide étude de marché et la solution apparaît dans sa biblique simplicité : cherchez la femme ! Ou plutôt : trouvez-la ! C'est précisément pour que ses futurs clients trouvent sans le moindre problème une femme brune, blonde ou rousse, petite ou grande, coquine ou réservée, qu'il se spécialise dans la traite des blanches.

C'est dans le cadre de cette activité que le truand fera la connaissance de François Spirito. Une rencontre qui liera le destin des deux hommes.

Le Corse fait sa campagne d'Egypte

François Paul Spirito dit « le beau Ficelle » est né à Itri, dans le Latium, la région de Rome, le 23 janvier 1900. À treize ans, il débarque à Marseille comme des milliers d'autres immigrants fuyant la misère du Mezzogiorno. Il y gagne une variole qui lui vaudra le sobriquet de « Lydro » - pour « *li trou* », prononciation incertaine de ses petits camarades du pavé marseillais qui raillent son visage piqué de cicatrices – et un apprentissage accéléré à l'école de la rue. Autant Carbone est courtaud, trapu, massif, autant la silhouette de « Lydro » Spirito est élancée et doublée d'un incontestable charme naturel que l'Italo-Marseillais ne manque jamais de rehausser par une mise soignée. Malgré ses stigmates, Spirito fascine, en particulier les femmes. De tels atouts le prédestinaient à la carrière qu'il finit par embrasser, comme tout candidat à la